

Toutenay. H. Bois, 23 Septembre 1944

Madame Demont, 12 rue Mallier à Toutenay. H. Bois
à Monsieur le Directeur du Collège Chaptal.

Monsieur le Directeur, Demont ^{Père}

Vous avez bien voulu, dans votre dernière lettre, me demander des détails sur la fin de notre Pierre chéri. C'est avec une grande émotion que je vais essayer de résumer pour vous tous les faits qui montrent que depuis longtemps il poursuivait un idéal qu'il a réalisé.

Dès que les Allemands ont mis le pied sur notre sol, Pierre exprima le désir d'essayer de partir en Angleterre, se joindre à ceux qui continuaient la lutte et ne doutaient pas du relèvement de la France. Il n'avait que seize ans à peine et le péril était grand, nous l'en avons dissuadé. Mais il y pensait toujours.

Le 28 Novembre 1943, il partit un dimanche pour Marseille. Sachant que cette fois encore nous le supplions d'abandonner son projet, il nous envoya un télégramme au moment du départ du train, à la gare de Lyon, afin que nous ne nous inquiétions pas. Il croyait pouvoir, de Marseille, passer en Algérie, rallier le Général De Gaulle. Mais, les côtes étaient trop surveillées, impossible de s'embarquer. Il se dirigea alors tout seul vers Perpignan. Dans une lettre qu'il nous adressa, il nous dit que, ne trouvant personne pour le guider, il affrontait tout seul la montagne : il franchissait les Pyrénées, passait en Espagne puis, de là, en Algérie. Et tout seul, en effet, il escalada les Pyrénées.

Courageusement, sans guide, sans vivres, sans arme. En cours de route, il apprit qu'un train de nuit dissimulait les jeunes gens qui voulaient passer la frontière. Il prit rendez-vous avec un cheminot mais ce "filon" avait sans doute été éventé car ce train de nuit fut supprimé par l'autorité allemande. Il continua alors son chemin à pied et à 800^m environ de la frontière, alors qu'il traversait un tunnel, il fut appréhendé et arrêté par les Allemands. Ramené à Perpignan, il fut mis en prison, interrogé, frappé à coups de nerf de bœuf pour le faire parler. On lui prit sa carte d'identité et une liste portant le nom et l'adresse de quelques camarades de Tautenay. L'idée que ces camarades pouvaient être inquiétés le torturerait plus que les coups de nerf de bœuf; c'est alors, que profitant d'un moment de distraction du Chef Allemand, il parvint à s'emparer de cette liste et l'avalala, ainsi il fut tranquille sur le sort de ses camarades.

Pendant son séjour à la prison de Perpignan il tenta de s'évader: après avoir lancé un seau d'eau dans les jambes de la sentinelle, il s'élança en courant dans les rues, mais se sentant poursuivi, il se dissimula derrière une maison, il aurait pu ne pas être vu mais il fut dénoncé par une paysanne et repris. Il fut mis en cellule, à Perpignan encore, menottes aux mains et quelque temps après, dirigé sur Compiègne.

Au moment où il reconnut que le train approchait de Paris, il conçut encore le projet de s'évader. Au prix d'efforts inouïs, il réussit d'abord à faire glisser ses menottes et à dégager les mains, puis il se glissa vers la portière, s'y adossa, et, au moment propice, il se laissa glisser sur la voie, malgré le train en marche, c'était en pleine nuit. Personne ne l'avait vu, il longea la voie et trouva un pont qui passait au-dessus d'une rue de Paris (j'ai supposé qu'il était question du pont de chemin de fer qui passe au-dessus de la rue de Colbiac vers le pont de Percy). Souple et agile, il se laissa descendre, non sans peine, jusque sur le trottoir et marcha au hasard en se dissimulant derrière les arbres

au passage des patrouilles allemandes. Il arriva ainsi vers la Bastille, Il trouva un hôtel, car sa carte d'identité ayant été confisquée, son adresse était connue et il eut été fort dangereux de rentrer à la maison.

Il nous prévint de son arrivée. Son papa alla le chercher et le conduisit en banlieue chez de bons amis où il était plus en sécurité.

Le temps passa, on ne semblait pas le rechercher, il revint donc avec nous, regrettant d'avoir échoué, si près du but.

Un peu plus tard, il s'embarqua dans une entreprise parisienne qui avait une exploitation de bois dans l'Yonne. C'était un moyen de passer ensuite dans la Résistance. Il avait déjà fait des démarches, lorsqu'il vint passer deux jours à la maison. Là encore, nous l'avons empêché de repartir. Nous craignions tellement les risques qu'il pouvait couvrir !

Lorsque les Alliés débarquèrent, le 5 juin 1944, il voulait partir, se diriger vers la Sarthe et passer ensuite avec les Alliés, nous l'en avons dissuadé. Devant notre résistance, il s'inclinait, mais il ne renonçait pas à son idée.

Enfin, quand la Résistance se mit en action pour chasser les Allemands de Paris et de la banlieue, il nous dit que cette fois, son devoir était de partir, qu'il ne devait pas rester tranquille chez lui alors que la population était menacée et que le pays devait se libérer. Et il partit s'engager dans les F.F.I. de Fontenay St Bois.

Armé d'un simple revolver, il combattit. Il fit même, paraît-il, des prisonniers dans la matinée du vendredi 25 août, jour de sa mort. Ce jour même, vers 11^h1/2, il revint à la maison, il arriva joyeux car, en plus, on l'avait doté d'un fusil.

Il déposa ses armes et comme nous l'invitions à se mettre à table pour déjeuner, il nous dit de patienter quelques minutes, juste le temps d'aller au P.C. (poste central) et qu'il reviendrait aussitôt se mettre à table avec nous. Il revenait en effet en compagnie

de son ami ; celui-ci le décida à monter quelques instants chez lui pour dire bonjour à sa mère. Pendant qu'il se trouvait chez le camarade, une personne, voisine ou amie, vint exprimer son inquiétude : sa petite fille, âgée de 17 ou 18 ans, devait retourner chez ses parents, boulevard Henri IV à Paris. Comme il n'y avait aucun moyen de communication, elle s'était adressée à des conducteurs de vélocars, mais ceux-ci avaient refusé de la conduire car les nombreuses barricades ne leur permettaient pas de circuler. Elle devait donc partir à pied et affronter les nombreuses rafales de balles et de mitraillettes qu'on entendait de tous les côtés sur Fontenay et sur Vincennes. Elle était désolée. C'est alors que Pierre, toujours généreux, et prêt à rendre service, ému de son inquiétude, offrit de reconduire la jeune fille, de Fontenay jusqu'au Château de Vincennes, de la guider ainsi sur le parcours qu'il jugeait dangereux. Il le fit, et en quittant cette personne au château de Vincennes, il rencontra une voiture de T. F. I. qui cherchait d'urgence du renfort pour aller à Joinville-le-Pont où leurs camarades étaient dans une situation désespérée. Spontanément, sans penser qu'il n'avait pas même déjeuné, Pierre leur offrit de leur prêter main-forte et partit avec eux. Il combattit sur le pont de Joinville toute l'après-midi. Ils faisaient face à des Allemands, des S.S. nombreux et bien armés. Pierre eut alors l'idée de les prendre à revers. A cet effet, il avisa une barque et traversa deux fois la Marne, mais au deuxième voyage, il venait à peine d'arriver sur l'autre rive qu'il reçut une balle au foie.

Un camarade de combat le prit dans ses bras pour le transporter en arrière, Pierre lui dit alors : "je suis heureux de mourir ainsi", puis, au bout d'une dizaine de mètres, il rendit le dernier soupir. Ardent, généreux, plein d'entrain et de vie, il avait réalisé son idéal : chasser les Allemands hors de France.

J'aurais voulu, Monsieur le Directeur, être plus brève, mais

il fallait cependant que vous connaissiez toute
la persévérance, l'abnégation, la générosité et la
bravoure dont a fait preuve notre cher Fils.

Monsieur Scis qui eut plusieurs fois
l'occasion de s'entretenir avec lui nous disait
qu'il lui était bien sympathique.

C'est l'opinion de tous ceux qui l'ont
connu.

Je vous prie, Monsieur le Directeur, avec
mes remerciements, de bien vouloir agréer
l'expression de mes respectueux sentiments.

W Demont

12 Rue Malher

Toulonay. H. Bois
Seine